

Yves Navarre

Évolène¹

III

Le rapt

Sonatine de Schumann². Le morceau commence par une dissonance: un « do » et un « ré », côte à côte, au milieu du clavier, juste devant moi. Une touche pour chacun de mes pouces : je me penche. Je m'applique : il faut que ce soit beau. Elie et moi avons attendu très longtemps que le salon se vide, peu de temps avant le dîner. Les autres enfants se font débarbouiller dans leurs chambres, les mamans mettent des robes chics. la robe chic qu'elles ont emportée dans leurs bagages, au cas où un soir de jour de pluie, il faudrait s'habiller. Ecoute, Elie : do-ré ensemble, mes mains se déploient de chaque côté et de cette dissonance vont très loin, le plus loin possible, à la limite de mes petits doigts, chercher les arpèges et les mélodies. Ecoute cette chanson, c'est le plus beau morceau que je connaisse. Le plus difficile. Le plus audacieux. Do-ré ensemble, dénominateur commun de deux romances qui se font écho de la main gauche à la main droite : le piano se met à chanter, pour toi. Quand je pense que j'ai voulu te tuer. Quand je pense. Quand je pense. Quand je me mets à penser ma tête est lourde. J'ai une grosse tête. Et si on me le dit au Collège je cogne dur. Je tape. J'assomme. Et après, on me cafte. Monsieur Césari me colle le jeudi matin. Et il vient me l'annoncer debout, à côté de son bureau. Il me montre son clavier de dents en or. Vengeance. Et moi, il me faudra recopier servilement des poèmes de Marceline Desbordes-Valmore. Quelle conne !³

Ecoute, c'est pour toi que je joue. Lentement. Pas très bien. Mais le mur y est. Même si j'ai un peu le trac. Tu te tiens debout dans mon dos, au début. Puis tu viens t'asseoir sur un tabouret, la tête à la hauteur du clavier, à ma droite. Tu regardes mes mains: je fais une fausse note. Je continue. Je crois que tu es heureux. Tu vois, je te tutoie. C'est toi que je tutoie maintenant. Tu es mon nouveau Tu.

Ecoute. Jeanne m'a dit que le Monsieur qui a écrit cette sonatine était amoureux. Il l'avait écrite « pour quelqu'un ». Pour que quelqu'un l'entende. L'entends-tu ? Je sais que je ne joue pas très bien. Pas bien du tout, même. Mais n'oublie pas que je joue sans pédale : je suis trop petit. Et le tabouret est trop grand. Perché là-haut, l'équilibre de cette musique tient à peu de chose. Le silence de ce salon aussi. La trêve de l'Hôtel, cet ennemi, la hargne de Madame Plemeure. Tu as bien vu qu'elle ne m'aimait pas. Une piqûre de crayon et elle porte un pansement pendant trois

¹ Les chapitres précédents se trouvent sur <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Evolene.htm> .

² Peut-être la sonatine n° 3 op. 137 de Robert Schumann. Pour des références bibliographiques des compositeurs cités, voir par exemple le *Larousse de la musique* (dictionnaire) ou Wikipédia sur le ouèb.

³ C'est également l'opinion qu'en a Paul Léautaud, l'écrivain et critique français, célèbre par son *Journal littéraire* et ses *Poètes d'aujourd'hui* 1900-1929 (coécrit avec Adolphe Van Bever).

jours. Moi, quand je me blesse je mets du mercure au chrome sur mes plaies et rien dessus. Une blessure, ça doit respirer. Ça, c'est Pierre qui me l'a dit. Et je crois que c'est un peu comme si c'était toi qui me l'avais dit.

Jeanne est entrée dans ma chambre. J'étais nu. Je jouais nu dans l'édredon. Elle s'est assise au bord du lit et m'a dit qu'elle voulait me parler. Je savais déjà ce qu'elle allait me dire. « J'attends un enfant. Ce sera un frère, ou bien une soeur, pour toi. Tu sais très bien qu'on ne peut pas savoir, avant. Mais on peut en parler, avant. » Elle sourit. Elle est très belle. C'est vraiment une très belle maman. Elle remplit bien son rôle. Et je comprends Pierre : bravo ! « Il naîtra au début du mois de janvier. Tu entends, je dis « il » naîtra. Je me suis un peu trahie. Je voudrais bien que ce soit un garçon. Tu lui apprendrais tout ce que tu sais déjà. Le dessin. Le piano. Ou bien rien du tout si tu penses qu'il doit tout apprendre tout seul. Comme toi. » Elle me caresse les cheveux, puis sa main glisse le long de mon visage, caresse mon épaule droite, effleure ma poitrine et mon ventre : Jeanne saisit mes mains. « Voilà, c'est tout. Nous en reparlerons si tu veux, quand tu voudras. » Elle sourit. « Voilà pourquoi je suis entrée dans ta chambre malgré ma promesse. Embrasse-moi. Veux-tu ? »

Ecoute. Désires-tu que je recommence ? Mieux, je jouerai mieux. Mon professeur de piano dit « interpréter », mais je n'en suis pas là. Tu me fais signe de continuer. Je choisis : « Potiron fait du ski », de René Bhâton⁴. Un morceau facile, mais je le connais bien. Tu vas voir ce que je sais faire techniquement. Voilà. Mes mains courent sur le clavier, je me penche à droite, vers l'aigu, puis à gauche, vers le grave : Potiron fait vraiment bien du ski. Quel titre ridicule ! Encore de la musique qui copie la vie. Ce n'est vraiment pas grand-chose, mais là, écoute, c'est très joli. Tu sais très bien que j'ai choisi le plus facile. Mais tu écoutes. Tu souris. Tout le monde sourit autour de moi. Comme si je faisais peur à tout le monde.

Je me souviens de l'odeur de ce salon abandonné après une journée de pluie et des années de guerre. Un salon qui brusquement s'est remis à vivre. On a ressorti les vieux décors. On a joué la pièce qui plaisait tant autrefois, et les jeux de société qui font passer le temps. Et que je n'aime pas. Parce que, justement, ils font passer le temps. Quand il pleut, il vaut mieux regarder la pluie, regarder les nuages, ouvrir la fenêtre et respirer. L'air est le même. Le ciel est le même. Il y a simplement un peu de timidité qui passe. Et c'est bon quelquefois, de ne plus voir ce que l'on a l'habitude de voir. Aujourd'hui, je n'ai pas changé. Le temps est passé : je suis seulement un peu moins lucide, beaucoup moins courageux.

Elie ne dit rien. Je me tiens tout droit sur mon tabouret. « Potiron » est un morceau très court. Il attend que je continue. Ecoute « la Lettre à Elise⁵ » mi-ré-mi-ré-mi-si-ré-do-la, do-mi-la-si, mi-sol-si-do-la, écoute. Encore quelque chose qui n'a pas besoin des mots pour dire « quelque chose ». Encore quelqu'un qui aimait quelqu'un. Et qui voulait lui dire ce « quelque chose » qui nous blesse le coeur et l'esprit quand on ne le dit pas. Et ces choses-là sont fragiles. Fragiles. Il faut les prendre comme elles sont. Les aimer telles quelles. Et il ne faut surtout pas se poser de

⁴ authentique, René Emmanuel Baton (5 septembre 1897-23 septembre 1940) dit Rhené-Baton, compositeur et chef d'orchestre français. Rectification de la place du guillemet final après *ski* et non après *Bhâton*. Il est décédé un jour avant la naissance d'Yves Navarre...

⁵ Bagatelle n°4 (für Elise) de Ludwig van Beethoven.

questions à leur sujet. C'est tout un art et une liberté de s'abandonner. Ecoute, c'est beau, tu ne trouves pas ?

L'odeur de ce salon, étouffante, poussiéreuse, une odeur qui vous ensevelirait si vous n'y preniez garde. J'eus un instant l'impression que ma musique et cette odeur jouaient ta mort à quitte ou double. Et la musique a gagné. Voici ton amitié. Tu m'embrasses le front. Tu t'es levé, tu as fait tourner le tabouret, tu as pris ma tête dans tes mains (mains longues, mains froides) et tu t'es penché vers moi pour me baiser le front. Et je le dis comme ça. Et je le vois comme ça. Et c'est comme ça que c'est arrivé. « Continue, veux-tu. » « Oui. Je veux. » Cette fois, tu vas t'asseoir très loin derrière moi, dans l'obscurité, dans un sofa, au fond d'un sofa. J'hésite. Je choisis. Et je rejoue la Sonatine. Do-ré ensemble : tout a commencé par une dissonance.

Dans leur chambre, Pierre montre les cahiers de Joseph X à Jeanne. « Que s'est-il passé ? » Pierre ne répond pas. Il va de la porte-fenêtre au lit, du lit à la table, puis il s'approche du miroir de l'armoire, se caresse le visage, les coupures du rasoir. « Je suis maladroit », murmure-t-il. « Pierre, que s'est-il passé ? » « Je vais me laisser pousser la barbe quelques jours. » « Que s'est-il passé, Pierre ? » Jeanne a posé les cahiers sur ses genoux. « Je n'ai pas compris. Ne me pose pas de question. » Jeanne est assise sur le rebord du lit. Elle n'ose plus bouger. Pas même ouvrir un cahier et regarder, lire. Surtout pas ouvrir un cahier. Interdit.

La Sonatine est terminée. David fait un demi-tour sur le tabouret. Elie ne bouge pas. Tout juste fait-il un léger mouvement de la main droite sur l'accoudoir du sofa. Continue, David. Continue.

Dans leur chambre. Pierre embrasse Jeanne. Les cahiers tombent par terre. Dans le couloir on entend un bruit sourd et confus : l'Hôtel se prépare pour le dîner. Pierre caresse Jeanne, déboutonne le corsage de laine bleue, écoute battre ce cœur... Un autre bruit plus précis envahit l'Hôtel. Un bruit de piano désaccordé sur lequel on s'applique. On s'émeut. « C'est David ! » Pierre et Jeanne l'ont pensé tous deux. En même temps. Ils s'embrassent.

Voici de nouveaux pensionnaires. Ils arrivent de nuit. Ils ont attendu que la pluie cesse. Ils parlent très fort, dans l'entrée de l'Hôtel. Madame Plemeure les congratule. On entend un fracas de voix. Elie se lève, va fermer la porte du salon. Pas complètement. Disons qu'il referme tout juste les deux battants. Et qu'il se tient tout droit, les deux battants de la porte refermés dans son dos, comme s'il voulait faire rempart aux intrus, aux autres. Je fais deux fausses notes. Je m'arrête et reprends trois mesures en arrière. Je me suis un peu penché sur ma main droite, je n'aime pas les trilles et les triolets. Cette Pièce pour piano de Fauré⁶ est pleine d'embûches. Et je ne la connais pas très bien. Mon poignet se casse: je peine. Je m'arrête. Non, ce n'est pas possible. Je reprends le tout au début après avoir respiré profondément.

Là-haut: c'est idiot, un couple qui s'étreint et qui pense à autre chose. L'enfant. « Il a fait des progrès. » Et ils le pensent en même temps. Gongggggggg ! L'heure du dîner.

La voici, la fausse fête. Les déguisements. Les maquillages. Les femmes ont des lèvres rouges et des robes noires, strictes mais noires, avec une fantaisie au corsage : une fleur mauve, un ruban. Et elles se sont coiffées. Jeanne s'est contentée de brosser ses longs cheveux noirs, dans le dos.

⁶ Gabriel Fauré. Il est difficile de retrouver la pièce en question. Toutes ou presque sont *semées d'embûches*.

Pierre la tient par la taille. Elie parle d'un concert auquel il vient d'assister et qu'on a même donné pour lui, tout seul. « En mon honneur », dit-il, et il tient devant lui David, très fort, par les épaules. David baisse les yeux. Il a envie de rire. Il rougit. Il est fier et il a honte. Il ne sait plus. Mains froides. Trop tard.

Pendant le dîner, une étrange conversation s'installe, obsédante. On voudrait l'éviter mais elle s'impose irrésistiblement. elle s'incruste. Décidément, il y a toujours quelqu'un en trop à notre table. Qui s'est mis à parler du soleil en premier? Qui ? Et c'est malgré Pierre, malgré Jeanne, malgré Elie que les confidences font rebondir les confidences. Ils parlent de culte du soleil, de « dépendance » du soleil. Tout cela est mystérieux. Ils n'osent même pas se l'avouer. « Ma vie, dit Pierre en souriant pour faire semblant de ne pas croire à ce qu'il va dire, est réglée sur deux respirations. La mienne, celle de mes poumons. Et celle du soleil qui se lève et qui se couche. Je vis beaucoup plus l'été. Je respire beaucoup plus l'été. Le véritable éveil est pour moi un ciel sans nuages. » Tout cela est dit sur un ton bonhomme. Un peu comme si chacun d'eux, tour à tour, imitait quelque radoteur de bas étage. Et pourtant, ils y croient. Je le sens. Je le sais. « L'année, explique Elie, est aussi une seule et unique, lente et très profonde respiration. Du jour le plus long au jour le plus court. Du 24 juin au 24 décembre, ce prétendu jour de Noël, naissance du Christ, qui n'est en fait que la date d'une fête païenne que le Moyen Age redoutait. Le Christ est né en fait le 6 janvier, le jour des Rois, c'est bien connu. Et rendons au soleil ce qui appartient au Soleil. Son jour de gloire, fin juin. Le terme d'une ascension. La récompense. La plénitude. Et son jour d'oubli, fin décembre. La fin d'une balade. Tout en bas. On frôle l'asphyxie. La I mort est une affaire de seconde. Vous dirai-je, quitte à me faire moquer de vous, que votre lettre me donnant rendez-vous à Evolène était datée du 24 juin. » Rires. Ils rient tous trois, et je ris avec eux. Mais je ne trouve pas ça drôle. Ce qui est vrai ne deviendrait donc drôle que lorsque la mort frôle quelqu'un. Et la mort frôle quelqu'un. Et la mort frôle toujours celui qui parle d'elle. Elie.

Jeanne attend un enfant. Elie va mourir. Pierre me donne toujours l'impression de penser à autre chose. D'aimer autre chose. Pierre n'est jamais avec personne. Pierre est toujours ailleurs. Rien ne le retient à rien. Un enfant s'agrippe à Jeanne. La mort tient Elie par les épaules. Quelque chose les retient à quelque chose. Le monde entier m'appartient ; j'ai compris. Il faut se tendre des pièges, ou bien se prendre dans des pièges, il faut s'attacher ou être attaché. Mais dans tous les cas, il ne faut pas prendre, mais dépendre. Sinon, on est seul. Il est seul, Pierre, mon père. Même lorsqu'il prend Elie dans ses bras et ferme les yeux. Elie vient d'arriver. Elie est là maintenant. Le piège est tendu. Elie parle : « Depuis un mois déjà, les jours raccourcissent. L'autre respiration, votre seconde respiration, Pierre, a de moins en moins d'amplitude. Et nous compensons cela par notre angoisse ou notre opiniâtreté à vivre, à voir, à découvrir. Ou bien à dessiner. » Elie me regarde. Silence amusé. Nous pouffons tous quatre de rire. Les pensionnaires de l'Hôtel, aux autres tables, nous regardent étonnés par tant de gaieté. Robes noires. Fleurs mauves et résédas de tissu. Des résidus. « Eh bien, avoue Jeanne, c'était notre quart d'heure de sincérité. Nous avons dit ce que nous avons sur le coeur. Et nous avons un soleil sur le coeur. » Jeanne pose sa main droite sur la main gauche d'Elie, à plat sur la table. « Ne nous faites pas croire, Elie, que vous allez nous quitter. Je vous dis franche ment ce que Pierre n'osera jamais vous dire : on ne se quitte jamais. La preuve, nous sommes là, ensemble, tous les quatre. Pour toujours. Un soir ensemble, ça dure déjà toujours. » Je crois que Jeanne a rougi un peu de tant d'audace. Et puis brusquement, elle s'est mise à parler comme tout le monde. Ce n'était plus la Jeanne-qui-suit mais une Jeanne-de-compagnie, côte à côte. Nous marchions côte à côte. Juillet. Hier : on redescend vers le village. On rentre déjà. Le Bois n'est pas loin mais nous approchons du Bois. Et après le Bois, il

faudra retenir sa respiration longtemps, la suspendre de plus en plus de temps. Elie supportera-t-il cette nouvelle épreuve. Je le regarde. Il me sourit. Sourires ! sourires ! Je n'aime pas l'hiver qui s'avance vers nous les pantoufles à la main.

Cette nuit, je m'accrocherai au soleil, je me cramponnerai à cette boule de feu quitte à me brûler les doigts et les yeux. Et je lui poserai des questions. « Je voudrais, monsieur le Soleil, que désormais tous les jours soient comme le 24 juin, chaque jour, comme ça, faites ça pour Elie, et il vivra. » Et le soleil me répondra quelque chose comme : « Ce serait trop ennuyeux. » Il secouera la tête. Et je retomberai dans mon lit.

Elie m'accompagne jusqu'à la porte de ma chambre. Mains dans les poches. cheveux au vent : ça y est, j'ai un copain. Un peu moins qu'un ami, un peu plus que rien. Ça y est, j'ai un ami, et c'est de l'or en barres. Montagne, ouvre-toi. Je connais mes classiques : Elie, s'il le faut, je te suivrai en Bas. Ou bien tu m'attendras avec Joseph X, c'est promis, n'est-ce pas ? Je ferai ce que j'aurai à faire, en haut. Et puis, je vous rejoindrai. Tu me diras si ce que tu devinait, d'en haut, existe vraiment en bas. La Terre, cette termitière de vie. Je serre les poings dans les poches de ma culotte. Poche gauche : il n'y a plus de canif, plus rien. Poche droite : je saisis le truc à faire des enfants. Je ne m'en servirai pas. Je ne veux pas faire des petits heureux comme moi. Et les mariages et les naissances provoquent les guerres : Séverine, Jeanne, je connais la chanson. Mains dans les poches, cheveux au vent : tu me raccompagnes jusqu'à la porte de ma chambre. Au vent, pourquoi au vent ? Je vais me coucher. Je vais vivre l'autre journée. J'ai rendez-vous avec le soleil. Un rendez-vous au sommet, conférence suprême. Et il sera question de toi. Mon compagnon, oui. Un peu plus qu'un copain, un peu moins qu'un ami. Je suis prêt à prendre tous les risques pour toi. Mais oui, mais oui mon ami : si tu pouvais entendre ce que je pense. Si tu savais tout ce que je pourrais faire pour toi. Tout ce que je ferai pour toi. Nous n'avons pas une minute à perdre. Pas une.

Retour en arrière: j'ai fait un signe à mes parents, et puis bonsoir. A quoi bon s'embrasser ? Les autres enfants embrassent leurs parents. Pas moi. Pas nous. Ça ne se fait pas. Les vrais baisers, il faut les garder pour les moments de vérité. Alors, tu t'es levé, et tu as proposé de raccompagner « jusqu'à ses appartements » le « héros de la balade d'avant-hier ». David. Moi. Nous avons ri de bon coeur. Tu jouais fort bien la comédie. J'ai un peu rougi. Des choses qui ne se commandent pas du tout. Tu parlais du « premier de cordée », il n'y avait pas de corde et pourtant nous étions attachés, solidaires les uns des autres. Et à ce moment-là, moment de chagrin, je voulais vous tuer. C'est le couteau qui me donnait de mauvaises idées. Et les mauvaises idées, ça se jette dans la vallée. Car les humains prennent la Terre pour une poubelle. Sous prétexte qu'ils sont malheureux. Amertume. Ils jettent plus bas, et ils regardent en haut. Ils s'offrent le luxe d'un regard pur. Ils se foutent de ceux qui viendront après. Leurs enfants. D'ailleurs, que sommes-nous à côté du glacier ? Oberlungen. Je retiendrai ce nom d'Oberlungen. Je comparerai tout à Oberlungen. désormais. Si tu savais tout ce que j'ai appris, aujourd'hui. Tu parlais « du dompteur de piano désaccordé », de ces notes égrenées qui paraît-il t'ont fait un peu pleurer. Tu te cachais donc dans l'ombre, au fond du salon. Tu sais très bien que je n'aime pas les larmes, et qu'elles sont interdites. Tu me donnes la main, dans l'escalier, et je la serre très fort. Je peux tout pour toi et je ne peux rien.

Rapt. Qui vole qui ? Et quand ? Et comment ? Si tu te fies à moi, je pourrai te sauver. Enfin, je ferai ce que je pourrai. L'important, c'est d'essayer. Tu t'arrêtes sur le premier palier. Tu as mal.

Tu vacilles. Un peu, juste un peu. Je te retiens. Un arbre va s'abattre sur moi. Ce n'est pas possible. « Allons ! » Tu murmures, « Ce n'est rien. » Je crois que tu me demandes même de ne rien dire à mes parents. Ça y est : nous partageons un secret.

Salut la nuit. Je n'ai pas besoin de pyjama. Je viens à toi tout nu. Je viens danser tout nu dans la clairière, mon édredon dans les bras. A chacun son nounours. Oreiller : tu es en moi, je suis en toi. Je ne sais plus très bien qui est qui. Nous ne formons qu'un. Et j'ai une belle et bonne nouvelle à vous annoncer : j'ai un ami. Il était temps. Et puis aussi, Jeanne attend un bébé. Ça y est : Pierre est définitivement coupé de tous. Et nous avons failli nous retrouver seuls. Toi et moi. Salut la nuit. Prends-moi tout nu. Nous allons parlementer avec le Général Soleil, ce fasciste qui ne comprendra rien. Il n'y a rien à faire avec lui. Il est comme il est. Il fait semblant de partir. Et puis il revient. Périodiquement. Cet ami, cet ennemi. Nous sommes bien faibles, n'est-ce pas ? Asservis. Dire que nous avons besoin de lui pour vivre, pour respirer !

« David, lève-toi, nous allons à Evolène. »

Voici le chemin : vous quittez le village par le bas, vous passez près du chantier de la route (bulldozers et ouvriers torse nu, casques bleus. Inauguration le 15 août. Que vont devenir les ânes ?). Vous longez la vallée pendant près de deux heures. La vallée se termine par un cul-de-sac après s'être légèrement tournée vers le sud. Voici des montagnes toutes neuves, des pics et des glaciers tout neufs : vous allez là où personne ne va. Vous avez l'impression d'explorer une terre inconnue. Vous grimpez. Vous traversez une forêt qui vibre au soleil. Un soleil tout neuf aussi, qui fait semblant de ne pas vous avoir rencontré ni parlé pendant la nuit. Vous allez. Vous montrez le chemin. Vous n'êtes jamais allé à Evolène, mais vous savez qu'Evolène, c'est là-haut, ce hameau.

Trois maisons. Une fontaine. Les maisons sont fermées. Les volets sont clos. Ils sont même cloués. La fontaine, elle, coule toujours. Autour du hameau, un petit cirque de montagnes, tout de suite, presque à portée de la main, à nu. Une coupe tendue vers le ciel : faites un vœu ! Nous sommes à Evolène. Un château qui n'aurait pas de remparts, des ponts-levis qui se sont écroulés dans la vallée. Et un bruit, un seul: celui de l'eau qui coule. Nous sommes arrivés. Je les observe. Ils se taisent, s'évitent du regard, ils ne s'éloignent pas trop les uns des autres. Ils sont arrivés ici avec des souvenirs différents. Complémentaires. Tout cela ferait un beau puzzle. Et si la vie lorsque vous l'interrogez vous disait la vérité, sa vérité : de question en question, vous découvririez que tout n'est que l'avant-propos d'un avant-propos, les pièces d'un même dessin qui s'imbriquent les unes dans les autres. Ce qu'ils appellent achèvement n'est en réalité qu'un perpétuel inachèvement. En Haut d'abord. En Bas ensuite. Le passé est urgent. Il vous pousse en avant si vous ne voulez pas vous contenter de vivre au présent. Bêtement. Assis. Robes noires et fleurs artificielles. Résédas. Les autres tables se taisent. Nous rions trop fort. Nous sommes. Qui parle, qui ? Regardez.

Une fontaine qui ne s'est jamais arrêté de couler. Trois maisons que les hommes ont fermées. Et trois personnes qui sont revenues, avec un enfant. A Evolène. Il fait beau. Ils sont fatigués. Heureux et fatigués. Ils reprennent leur souffle. Nous sommes au bout de la vallée. Au bout. Et ce qui est pour eux un pèlerinage est pour moi une découverte. Ainsi va la vie. Et je le dis comme ça. Qui parle, qui? Mais ne vous posez plus cette question. Regardez.

Et plus je dessinerai, plus j'aurai à dessiner. Et plus je ferai de balades, plus il faudra me balader. Si je ne veux pas m'arrêter à l'oubli. Si je ne veux pas démissionner. Et ce livre, je le dédie aux personnages de ce livre. Vous comprenez maintenant ? Regardez.

Pierre retire son ruck-sack. Le pose à terre. Près de la fontaine. Il saisit une gourde, la remplit d'eau fraîche et s'approche de Jeanne. « Bois. Veux-tu ? » Et Jeanne au lieu de boire s'inonde le visage, entrouvre son corsage. Elle rit sans rire, sans faire de bruit. Il faut entendre la fontaine se réjouir de ce jeu amoureux. Puis Pierre imite Jeanne, retire sa chemise mouillée, remplit la gourde de nouveau et la tend à Elie qui s'approche de moi et m'offre l'eau. L'eau d'Evolène. Je retire mon ruck-sack (quatre repas dans du papier blanc, appareils photo, pull-overs pour le retour), le pose à côté de celui de Pierre (un petit ruck-sack et un grand : Pierre, je grandirai et je te rattraperai !). Cette fois, c'est Elie qui m'inonde. Nous pouvons rire très fort. Et nos rires se mêlent au fracas de la fontaine. Un glacier fond sur ma tête. Le temps peut passer, rien plus ne comptera que cet instant. Je ne bouge pas. Même ma culotte est mouillée. Mes chaussettes. Mes chaussures. Pierre a pris Jeanne dans ses bras. Ils nous regardent. Voilà.

La gourde est vide. Elie la pose sur le rebord de la fontaine. Elle tombe au fond de l'eau. Elie retrousse les manches de sa chemise, plonge les bras, saisit ce trésor noyé, hésite un instant : il la laisse au fond, se relève, et dans les paumes de ses deux mains jointes, il recueille l'eau, s'inonde le visage, deux fois, trois fois. Des gestes secs, cassants, brutaux. Comme s'il avait peur de l'eau. Jeanne déboutonne ma chemise. J'enlève mes galoches, les chaussettes, ma culotte courte et le slip de batiste, petit short blanc avec les quelques traces de pipi que je cache chaque jour en pliant mes vêtements. Et sous leur regard amusé, j'enjambe la fontaine. Je me plonge dans l'eau en poussant des cris de joie. Aigus. Pierre me prend en photo. C'était ça, Evolène. Un enfant nu dans une fontaine.

Là-haut.

Elie fredonne un air. Quelque chose comme une complainte nostalgique, un peu grinçante. Et il mime un violoniste caressant son violon. Il danse. Il porte un pantalon gris, trop large, une chemise blanche au col un peu jauni et de grosses chaussures de montagne en cuir usé, desséché, râpé par des années de balades, et des années d'attente. Curieuse sécheresse. Clown. Je suis sorti de la fontaine. Jeanne a posé son anorak sur mes épaules: un vrai manteau dans lequel je me promène tout nu. Elie danse et joue du violon. Puis il s'arrête et la main sur le front, il nous raconte l'Histoire du Soldat de Ramuz-Stravinsky, deux noms qui égratignent ma mémoire. Balafres. Elie, le Narrateur. De temps en temps, il a un trou de mémoire. Il se tourne vers Pierre qui d'un mot retend le fil du texte. Et il continue. Il continue. Pauvre soldat qui a échangé son violon contre quoi ? Jeanne me prend à part et m'explique qu'il y a longtemps, très longtemps, à Evolène, un été de cette Première Guerre (celle qui a tué Séverine, ou bien celle que Séverine a provoqué, je ne sais plus. La guerre ?), Elie et ses amis bellettriens avaient écrit cette Histoire, les mots, la musique. Et ils l'avaient jouée, là, devant cette fontaine. « Ils vivaient là, là et là », dit Jeanne en montrant les chalets abandonnés. Ecoute. Et moi j'entends tout, mais je ne saisis rien. J'ai peur. Elie-clown me fait peur. J'ai peur pour le Soldat et pour Elie. Elie pourtant n'est que le Narrateur. J'entends tout, je ne retiens rien, ou peu, si peu. Je me souviens d'une chose, d'une seule, sans doute le cri de cette Histoire « C'est difficile de ne rien avoir ». Et ça, je ne l'oublierai pas. Je ne l'oublierai jamais. C'est tellement facile d'oublier ça. « C'est tellement difficile de ne rien avoir. » C'est tellement facile pour un fils de riche d'écrire un livre terrible sur les riches. Elie

s'arrête de fredonner. Je ne sais plus très bien si le diable a gagné ou perdu. Si le Soldat est mort ou pas. Je sais seulement qu'il s'est battu pour son violon de rien du tout. Elie s'est arrêté. Pierre et Jeanne ont applaudi. Moi, je n'ai pas osé. Je me suis brusquement senti tout nu dans l'anorak de ma mère. Et c'est la voix de la fontaine qui a pris le dessus. Déjeunons.

Du pain blanc dans un papier blanc plié minutieusement, au carré. Chacun a ses petits paquets parfaits. Du pain frais et croustillant, des tartines moelleuses, douces. Le repas aussi participe au silence qui nous unit. A la douceur de cette rencontre voulue, gagnée. Au bout de la vallée. Et le soleil est de la fête : il est malin, il est roublard, il n'en manque pas une. Il est là. Il s'est assis à côté d'Elie. Et cet indifférent, ce traître, ne fera rien pour lui. Et il bouffe et il croque des corps nus, des bras nus, il se jette même dans l'échancrure du corsage de Jeanne, fait le tour de son ventre et vient se perdre dans mes cheveux. A la rentrée, on coupera , mes cheveux. J'irai pour la première fois au lycée. Lycée ? Et Pierre m'a dit que, là-bas, tous les enfants avaient les cheveux courts. Les autres. Il faudra donc que je sois comme les autres. Apparemment. Et il faudra que je les frappe s'ils veulent voir mes dessins, fouiller dans mon cartable ou voler mes crayons. Un coup de crayon pointu dans l'oeil. (Oeil crevé. Renvoi du lycée. Lycée ? Il faudra que je veille à être comme les autres. Nous déjeunons : c'est bon le pain blanc, c'est doux. Pierre nous sert de l'eau fraîche dans des quarts cabossés qui d'un coup d'oeil vous racontent toutes leurs histoires : ils ont été trimbalés, suspendus aux lanières des ruck-sacks, à l'extérieur. Ils se sont balancés pendant des heures et des heures, au rythme des pas. Et ils ont tout vu. Tout. Et en buvant, dans le métal et ses reflets je vois tant et tant de paysages. C'est bon, l'eau fraîche, quand on s'aime et qu'on ne dit rien.

Le Soldat, dans l'Histoire, meurt à la frontière de son pays. Il voulait revoir sa famille, son village, ses amis. Que se passera-t-il quand nous reviendrons en France? Que se passera-t-il quand nous passerons près du Bazar, au poste frontière, ce Bazar où Jeanne, à l'aller, s'empresse d'acheter tout de suite du chocolat, et un beau couteau suisse à treize lames. Du chocolat qui se croque, un couteau qui se jette. Quelles idées ! Que se passera-t-il quand les jours deviendront vraiment de plus en plus courts ? Je n'aime que les matins. Les départs. Le silence d'avant l'arrivée du soleil. Je n'aime pas les retours, les descentes : ils prétendent vous habituer à la mort, à la fin, au passage sous terre. A la punition. Une tombe n'est jamais que l'entrée d'un escalier souterrain. Je n'aime pas ça. Où est Joseph X aujourd'hui ? Je commence à vraiment l'oublier.

Elie parle de cette époque où son pays avait réuni des musiciens, des poètes, des écrivains et des acteurs. « Un troupeau, dit-il, sans berger et sans maître. Nous nous réclamions tous des Belles-Lettres. On se moquait de nous. Alors, nous venions ici. Nous revenions ici. » Il se tourne vers moi. « Ton grand-père, Joseph X, fut notre lauréat une année. Nous avons disposé une table, devant cette porte, nous étions tous assis autour de lui, par terre. Il avait un carnet, un tout petit carnet noir. Un laissez-passer de Ministère, disait-il en souriant. Tu te souviens, Pierre. J'étais là. Et toi, là. Et Joseph, comme un écolier, nous a lu des poèmes. Les siens. Il disait qu'il n'avait rien d'autre à dire. Et surtout rien à expliquer. Et tout ce qu'il disait, tout ce qu'il lisait, était simple, pur, compréhensible. » Elie croise les bras et fixe Pierre du regard longuement, sans rien dire. Puis il s'adresse à Pierre et précise : « Depuis, j'ai relu des poèmes de votre père. Et pour en saisir toute la beauté, il me fallait me souvenir de sa voix, de la manière dont il les lisait, à voix haute, ici, assis derrière une table, sous son chapeau de paille, les mains posées à plat de chaque côté du carnet. C'est étrange, mais c'est le seul moyen qu'il me restait d'entrer de nouveau dans cet univers étranger. Domaine exclusif, propriété splendide, et redoutable. Cette rencontre d'Evolène

fut pour lui une épreuve. Le vieil homme ne voulait pas qu'on viole le domicile de ses rêves. Comme il avait raison ! » Pierre se lève. Les mains dans les poches, il va s'asseoir sur le rebord de la fontaine. Il joue avec l'eau. Quel enfant ! Elie s'approche de Pierre. « Souvent, vous m'avez parlé de lui comme d'un parasite. Un personnage anachronique. Cet isolement, vous le condamnerez. Vous étiez jeune. Mais maintenant, le condamneriez-vous tout autant ? Vous vous isolez, vous aussi. Vous isolez Jeanne. Vous isolez David. Vous leur enseignez ce que vous avez appris et ce que vous aimez à contrecœur. » Je me sens un peu gêné. Je referme l'anorak sur moi. Je baisse la tête. Je joue avec les cailloux. « Et d'année en année, je relisais les poèmes de Joseph X, j'oubliais la voix de Joseph X, et la présence de cette poésie s'estompait. J'ai compris que la vraie vocation de cet art poétique qu'il avait choisi était l'oubli. C'était un vrai poète. Même l'imprimerie a brûlé pendant la guerre. Jamais aucun de ses poèmes n'aura été publié. Et je sais que désormais vous vous emploieriez à leur offrir leur vraie vie : l'oubli. Ce sera un peu votre revanche : Joseph avait raison. Le salut, de nos jours, est dans un jardin clos, du lierre et une pelouse. On n'ouvre le portail qu'à ceux qui sont d'accord avec vous. On se terre. Vous n'en vouliez à cette guerre que nous venons de traverser que parce qu'elle vous volait votre jardin et ceux qui l'habitaient. J'en voulais à cette guerre parce qu'elle me séparait de vous, de vous deux, de vous trois. Je n'en pouvais plus d'attendre. » Pierre est agacé. Je fais semblant de ne pas écouter. Jeanne s'est allongée, les mains croisées sur son ventre. « Un jour, ici, il y aura une station de ski. Une banque. Des téléphériques. Et des gens chics. Après les guerres, on parle toujours de civilisation de loisirs, d'explosion de créativité. » Elie se lève, s'approche de Pierre et lui donne une petite tape amicale à l'épaule. « Allons, je sais que je vous irrite. Vous n'aimez pas que je vous parle ainsi. Mais je devais vous dire maladroitement, comme ça, à bâtons rompus, que je ne suis pas très heureux de livrer à votre fils le monde que je lui livre. » Murmure. « Quand l'imprimerie a brûlé j'ai pensé que Joseph y avait mis le feu lui-même. J'ai fait un rêve à Beau-Rivage : Joseph sortait de la cave de l'imprimerie une torche à la main. Il me saluait courtoisement, soulevant d'un geste sec son chapeau de paille. Et il mettait le feu à la réserve de papier. Puis de nouveau il me saluait. Même topo pour le chapeau. Et il disparaissait dans les souterrains. »

J'avais raison. Joseph X est là. Encore là. Je me lève. Je fais semblant de jouer avec un caillou. Je le lance en l'air, il retombe dans ma main gauche. Je le lance de plus en plus haut. Et ainsi de suite. Je marche. L'anorak glisse par terre. Me voilà de nouveau tout nu. Je m'éloigne. J'entends les hommes rire. Jeanne se moque un peu d'eux. Une sorte de rire nerveux. Les grands font toujours ça après s'être parlé sérieusement. Ils blaguent. Ils font semblant, après, de ne plus croire à ce qu'ils viennent de se dire. La vérité est bien encombrante. Moi, je fais le tour des maisons. Inquiet, je frappe aux volets : toc, toc, toc, Joseph, es-tu là ? Bien sûr, encore une fois, tout ça, c'est entre moi et moi. Les grands ne comprendraient pas.

C'est simple : on se souvient des détails et on oublie l'essentiel. Enfin, ce qu'on estime être l'essentiel. L'Histoire du Soldat par exemple. Elie-le-pantin dans des pantalons trop grands pour lui, des pantalons flottants et une chemise flottante, grand corps maigre dans un sac de vêtements, cercueil de vêtements qui se tiendrait verticalement, épouvantail. C'est ça, mon nouvel ami. Mon premier ami qui parle. Qui embrasse. Et qui vous serre la main très fort, le soir, en vous raccompagnant à votre chambre. C'est moi qui l'ai séduit. Rapt. En le détournant, je le distrairai peut-être de ce chemin qui le mène tout droit à Beau-Rivage. Par-devant, un parc avec des bancs blancs, et par-derrière, des bateaux qui viennent chercher les morts, ces punis. Même pas des bateaux, des barques. Avec des rames. Et une dame aux dents d'or qui rame et rame, et vous

emporte. Et cela se passe toujours à l'heure où le Lac se couvre de brumes. Comme ça, on n'est pas trop triste. Et tout disparaît très vite. Au suivant. Moi demain ? Pierre, Jeanne, qui sait ? Tout cela m'a l'air bien fragile. Retour.

Dans les rues de Saas Fee, on a mis des banderoles aux façades des chalets, des bouquets de fleurs séchées au-dessus des portes. La fontaine, sur la place de l'Eglise, est ornée de rubans de toutes les couleurs. Quelqu'un a posé une couronne d'or sur la gueule du lion de bronze qui crache l'eau. Jet continu. Puissant.

Retour. Le village est paré pour un carnaval. « Demain, explique Elie, c'est la fête nationale de mon pays. Demain soir, il y aura des feux de bois partout, partout autour de nous. Tu verras. » Nous arrivons à l'Hôtel. « Demain, promet Elie, je t'enseignerai une chanson. Elle s'intitule : « Là-haut, sur la montagne, il y avait un beau chalet⁷ ... » » Evolène. J'en étais sûr. Mais pourquoi « il y avait » ? Tout cela est-il donc fini ? Je suis un peu inquiet, je l'avoue. Et la fatigue les rend tous trois fort distants. Moi, je ne suis pas fatigué. J'ai un peu mal aux pieds. C'est tout. Mais je pourrais repartir tout de suite. Toute la nuit. Dans la nuit. Avec Elie s'il pouvait encore m'accompagner. Je le regarde dans l'entrée de l'Hôtel. Madame Plemeure lui fait des politesses en lui demandant « comment ça s'est passé » si « c'est toujoursrrrrs aussi beau, là-haut ». Quelle grenouille, celle-là, avec sa robe verte des grands soirs ! Elle essaie de se rajeunir, il ne manquait plus que ça. Je regarde Elie. Il est pâle. Ses joues se sont creusées. Il demande un bain. Mais les bains sont retenus pour trois jours. « A moins que vous vouliez en prendre un demain matin, très tôt, avant les Anglaises. » Madame Plemeure, cette fois, parle français pour épater mes parents. C'est évident. Mais mes parents se moquent bien d'elle. Pierre a reçu une lettre de l'université : tous ses étudiants sont reçus. Il l'annonce avec un peu trop de fierté à Elie. Tout lui réussit, à celui-là. Jeanne, elle, demande qu'on lui apporte le dîner dans sa chambre. Elle m'embrasse. « Je suis fatiguée. Je te laisse avec eux, comme un grand. »

Chemise propre. Bout du nez propre. Culotte courte et blouson de drap bleu. J'ai mis des chaussures noires et des chaussettes blanches, mi-mollet. J'ai effacé les traces de mercure au chrome. J'attends Elie et Pierre en bas de l'escalier, assis comme un bon petit garçon sage, tout droit, les mains sur mes genoux. Les autres pensionnaires passent devant moi et me disent bonsoir. Moi, je ne dis rien et je fais semblant de ne pas les voir. J'attends. J'ai rendez-vous avec eux, pour un dîner entre hommes. On va enfin pouvoir parler.

Une table ronde au milieu de la salle à manger. Deux bougies qui donnent un air de fête. Madame Plemeure nous sert le dîner. Cérémonieusement. Elle tend à Pierre une carte des vins. Elle dit quelque chose en langue incompréhensible à Elie. « Nous allons, me code Elie, te faire goûter le vin de l'Aigle⁸. » Pierre sourit. « Tu auras droit à une gorgée, dans mon verre. » Je rougis. Il faudra tout de même que je m'arrête de rougir, un jour. « A moins que Pierre ne me l'interdise. Car ... si tu bois dans mon verre, tu sauras tout de suite tout ce que je pense. » Pierre allume une cigarette. C'est la première fois que je le vois fumer en présence d'Elie. « Je suis désolé, Elie, je sais que vous aimiez beaucoup fumer, mais je ne peux plus me retenir. » « Vous êtes bien nerveux, Pierre. » « Tous ces gens nous regardent. » « Eh bien, moquons-nous d'eux. Ainsi, cette

⁷ Les lecteurs suisses, admirateurs de l'Abbé Joseph Bovet (1879-1951) ou non, ont déjà rectifié d'eux-mêmes le *beau en vieux*.

⁸ Probablement du vin d'Aigle, dans le canton de Vaud.

dame à la table derrière vous fait semblant d'être importunée par la fumée de votre cigarette : alors, continuez. » Elie s'est légèrement penché vers nous pour nous dire cela sur un ton de complot. Je regarde la dame en question. Elle porte la serviette à ses lèvres. Elle ferme les yeux avec suavité. Je me mords les lèvres pour ne pas rire. Pierre se met à faire des ronds avec la fumée de la cigarette. Je me lève pour les attraper. Je me mets sur la pointe des pieds. Je renverse un verre vide au moment où Madame Plemeure fait irruption, une bouteille de vin d'Aigle à la main. Elle a posé une serviette blanche sur son bras gauche. Elle pose la bouteille sur la table, la fait tourner pour que nous voyions tous l'étiquette. Puis elle brandit un tire-bouchon sculpté en forme de tête de loup. Elle le saisit. Secrètement, j'ordonne au loup de la mordre. Pas d'effet. Le loup est sourd. Tous les loups sont sourds, c'est connu, à force de hurler à la mort. Je regarde la dame « de derrière ». Elle retire la serviette de sa bouche. Elle dit deux mots à son mari : elle a des dents en or. Cet Hôtel est plein de gens qui ont des dents en or. Quelle clientèle ! « A David l'honneur. » Elie me tend son verre. Je le tiens en l'air devant moi, bien au-dessus de ma tête. J'observe Pierre, Elie, puis Pierre de nouveau. « Bois. Mais une gorgée seulement. C'est pour nous que tu bois. » Et je rougis, encore. Encore. Je dois avoir les oreilles rouge vif. Et les pensionnaires, aux autres tables, m'observent. Je bois. Une gorgée. C'est du feu. Je viens d'avalier du feu. Pierre me donne un petit coup de poing à l'épaule droite en riant fort, très fort. Puis puff, puff, il fait des ronds de fumée en l'air. Elie reprend le verre que je tenais dans la main gauche. Après l'eau d'Evolène, voici le vin de l'Aigle. Je ne sais pas très bien ce que cela veut dire. J'ai même l'impression qu'on se moque un peu de moi. A tort ou à raison, peu importe : je porte cette impression en moi. Et elle me pèse. Et elle me pèsera toujours. Je ne m'en déferai jamais. Un drôle de ruck-sack qu'il me faudra traîner partout et que je ne pourrai jamais poser nulle part. La vie, c'est une balade, n'est-ce pas, c'est comme le soleil, ça monte et ça descend et ça remonte. Je ne connaîtrai que cette religion-là : la marche. Vaincre.

Au début, évidemment, on rougit un peu. Mais après, ça passe. Et si l'on est un vrai marcheur, on ne se défait jamais de cette timidité-là. Et il n'y a que les truqueurs de vérité pour trouver que la sincérité puisse être truquée. Aujourd'hui, je viens de vivre mon aujourd'hui, et le vivrai toute ma vie. Aujourd'hui, j'ai conduit mes parents et mes amis à Evolène, là-haut, sur la montagne. Je crois que je connais déjà un peu la chanson qu'il me faudra chanter demain. Et surtout, ne me posez plus de question. La prochaine fois que vous verrez le soleil et son ciel bleu, regardez-les. Prenez le temps de les regarder, ces amoureux. Elie se penche vers moi. « Allons, jouons. David, voici une question. Après, tu pourras en poser une autre à Pierre ou à moi. David ... comment vois-tu ton avenir ? » Madame Plemeure sert le potage. Elle a sorti la louche en argent des grands soirs. L'avenir ? La guerre ? Libération ? L'avenir, qu'est-ce que c'est donc ? Je réponds avec aplomb « Je ne vois rien ». A mon tour de poser une question, et je demande à Pierre : « Est-ce qu'on meurt, quand on meurt ? »

Pierre est surpris. Puis il sourit. Toujours le même sourire. Et il demande à Elie de répondre à sa place. Elie m'embrasse sur le front. Fini de jouer. Ils se mettent à parler des étudiants, de l'université, des unités de recherche. De diplômés. Je suis redevenu un enfant.

La chambre de David est rangée. Propre. Comme inhabitée. Jeanne caresse le lit de son enfant. Puis elle s'approche de la table et du bout du doigt caresse les crayons. Très lentement. Elle frissonne. C'est bien là une collection d'armes. Elle frissonne : les deux fenêtres sont ouvertes. Voici le royaume d'un fils. Elle n'est pas vraiment venue en cachette, par curiosité. Elle s'interroge sur cette visite, l'envie de voir une dernière fois comment « c'est fait » le monde d'un

enfant. Pourquoi, une dernière fois ? Quelque chose lui dit que son rôle est rempli. Qu'elle ne peut plus rien faire. Un enfant, quand on veut le garder longtemps, on ne lui demande pas de passer le premier, en balade, de montrer le chemin. Un enfant, quand on vit, on lui donne la vie à sept ans. Pas plus tôt. C'est l'affaire d'un été. Jeanne a l'impression qu'elle se cherche des excuses. Jeanne a l'impression de violer un autre monde. Elle a peur : cette chambre lui est étrangère. Déjà. Elle regarde les dessins, un à un : un Lac comme un oeil crevé, un Refuge avec des volets ouverts. David a écrit « le Refuge ». C'est le seul dessin qui ait une légende. Puis voici le chien, un arbre déraciné qui s'est accroché à un nuage, un monsieur sous un chapeau, un oiseau sur le rebord du chapeau. Joseph. Alors, Jeanne remet tout en place. David ne doit se douter de rien. Il est vulnérable, David, un peu frêle pour son âge. Mais quand il serre les poings, il fait peur. Il vous regarde droit dans les yeux. Enfant, lorsque Jeanne le baignait, elle prenait le bébé dans ses bras et elle le plongeait dans l'eau à peine tiède. David la regardait fixement, intensément. Un regard qui ne peut plus se détacher de la mémoire d'une mère. Jeanne eut l'impression un instant que ce regard l'espionnait. David aurait-il quitté la table pendant le dîner? Elle frémit, crut entendre un pas léger dans l'escalier. Elle se raidit et se tint toute droite au milieu de la chambre. Un instant. L'enfant allait la surprendre. Puis le bruit s'estompa. Elle se retrouva seule, chez lui. Le bonhomme. Jeanne était venue chercher un secret. Et il n'y avait pas de secret. Il n'y avait d'étrange dans cette chambre que l'ordre parfait qui y régnait. Jeanne s'en alla sur la pointe des pieds. Elle referma la porte lentement, espérant secrètement qu'au dernier moment un détail étrange la surprendrait et la guiderait dans cette crainte et cet espoir qu'elle osait à peine s'avouer: David est vrai. David est fou. Les mères ont toujours l'impression d'avoir donné le jour à un fils fou. Donner le jour !

A table : Pierre pense à la question de David. Etrange question. Jeu cruel. Pierre croise les bras sur la table. Il n'a plus faim. David parle de ses leçons de piano. Elie s'amuse à lui poser des questions faussement indiscrettes : l'âge de son professeur, la marque du piano, la hauteur du tabouret, le programme de la première audition des élèves au mois de mai, Salle Wagner dans les locaux de la Chambre de Commerce de la Ville. Et David servile, pointilleux, répond avec flegme à toutes les questions. « Bravo David, tu as gagné, maintenant, parlons sérieusement car je te taquinai. Que penses-tu faire plus tard ? » David regarde Pierre, l'interroge du regard et murmure distinctement : « Mais j'ai déjà répondu à cette question tout à l'heure. Par contre, vous, vous n'avez pas répondu à la mienne. » Silence.

Salut la nuit, autre nuit, nouvelle nuit. sans pyjama. C'est bon, le lit tout nu, les draps tout nus contre votre corps nu. Me voilà habillé de tout ce blanc et de tout ce doux. Ça ne durera pas longtemps, tout ça. Ça ne durera plus longtemps, je le sais, je le sens. Et toi, Joseph X, où es-tu? Que deviens-tu? Où dors-tu, cette nuit ? Dans les caves de l'Hôtel, à Oberlungen, au fond du Lac Bleu ou bien à Evolène ? Je t'ai appelé aujourd'hui, mais tu n'as pas répondu. J'ai l'impression qu'ils t'ont tué, pour de vrai. Disons qu'ils t'ont oublié, pour de vrai. Et c'est la pire des punitions. Tes compagnons ont dû te dire qu'il était temps de redescendre sous les vallées, sous les villes, toujours plus bas. Là où l'on n'est plus rien pour personne. Adieu. J'ai fait ce que j'ai pu. Je n'ai rien fait, mais j'ai voulu. Je t'ai appelé. Salut. Salut la nuit. Quelque chose comme un cahier noir qui se referme et que l'on n'ouvrira plus jamais. Ce soir, ils m'ont posé tant et tant de questions. C'était donc ça, un dîner entre grands. Et que voulaient dire les confidences d'Elie quand il expliquait que tes poèmes n'étaient rien sans le souvenir de ta voix ? Etais-tu donc vraiment arrivé à exprimer l'inexprimable, à saisir ce que la raison ne saisit que lorsqu'elle cesse de se réclamer des Académies et des Prix? La seule erreur de ta vie fut certainement d'avoir choisi pour

nom la lettre X. Un X majuscule. Dérision. Quand je t'ai appelé à Evolène, les autres te poussaient déjà vers le Bas. C'était trop tard. Je ne pouvais plus entendre ta voix. Et puisque tu n'es plus, je serai à ta place. C'est promis. Et les promesses d'enfant forment des cicatrices que le temps n'efface pas. Et je me glisse entre les draps blancs, entre les deux pages blanches d'un cahier sur lequel j'inscrirai mon premier poème: notre rêve poignardé. Par les autres.

31 juillet. Sept heures du matin. Quand Jeanne vient frapper à ma porte, je suis déjà prêt. Assis à ma table, bras croisés devant les feuilles blanches et mon matériel de dessin. Et je trouve les feuilles blanches plus belles que tout. Et je n'ai plus envie de brandir un crayon, de le lécher du bout de la langue pour que la couleur soit plus vive, de le guider sur le papier pour créer ou recréer un langage : le mien. Des poèmes et la voix du poète. Des dessins et le regard du dessinateur. Quel risque ! L'oubli est donc le prix qu'il faut payer. Il faut savoir le regarder parfois, bras croisés, en se disant qu'il vaut mieux peut-être ne plus rien faire du tout. C'est beau, une feuille blanche, le matin très tôt : le jour se lève et se pare d'un arc-en-ciel de rosées et de couleurs toutes plus fines et transparentes les unes que les autres, voiles dévoilant d'autres voiles, apparences corrigeant des transparences, formule magique de cette géologie de l'espace. « Je descends, Jeanne, je descends. » Un dernier coup d'oeil sur mon matériel de guerre : je ne dessinerai plus jamais. Je garderai mon langage pour moi. Je hausse les épaules. Je me tire la langue. Puis je pose le menton sur mes bras croisés et je regarde mes crayons de très près, prisonniers de la boîte métallique Caran d'Ache⁹, parfaitement serrés les uns contre les autres. Ils sont seulement plus ou moins taillés. Le Bleu Ciel par exemple est le plus petit de tous. Et pourtant, il devrait tous les dominer. Le Noir Carbone : je n'y ai jamais touché. Il culmine. C'est le sommet de cette boîte de crayons. Son Cervin¹⁰. On a rangé les chandeliers et le tralala des veilles de fête. On nous a redonné la table « de quatre » près de la fenêtre. Nous sommes encore les premiers au petit déjeuner. « Où as-tu voyagé cette nuit ? » me demande Elie, en cachette, avant que mes parents n'arrivent. Je lui réponds par un sourire narquois. « Moi, avoue-t-il, je ne rêve plus. Ou bien je rêve, mais je ne me souviens plus de rien. Ça me manque, tu sais. C'est pour ça que je te posais cette question. Tu me comprends, n'est-ce pas ? » Il déplie la serviette blanche, la pose sur ses genoux. Puis il écarte l'assiette blanche, le coquetier, le bol et le confiturier : il croise les bras, les pose sur la table, et pose son menton sur ses bras croisés. Comme moi tout à l'heure. Il est à ma hauteur, juste en face de moi. Il essaie de se mettre à ma hauteur. J'occupe la place des feuilles blanches et des crayons. Le temps aujourd'hui va s'arrêter.

Pierre nous annonce que le téléphérique fonctionnera à partir de neuf heures. On a fait des essais toute la nuit. Il fonctionnera de nouveau aujourd'hui pour la première fois depuis des années. Il explique à Jeanne et à Elie qu'il vaut mieux, exceptionnellement, l'emprunter. « Nous pourrions aller au Col de l'Homme. Nous verrons l'Italie. Nous redescendrons sur le Refuge. Et nous passerons la nuit de fête au Refuge. Il rouvre ses portes aujourd'hui, aussi. » Voilà. Pierre décide et nous suivons. Nous accrocherons les sacs de couchage aux ruck-sacks. Elie nous demandera de l'attendre devant une des boutiques du village. Il ressortira quelques minutes plus tard, un panier à la main. Un panier plein de paquets mystérieux et en riant il posera un calot sur ma tête, un calot de feutrine bleue, brodé de fleurs d'edelweiss et de petits drapeaux suisses. Photo.

⁹ Entreprise suisse. Son nom vient de celui que c'était choisi le célèbre caricaturiste Emmanuel Poiré (1858-1909). Le mot veut dire crayon en russe. Il s'agit d'une translittération poétique.

¹⁰ no comment.

Téléphérique: nous attendons très longtemps l'engin extraordinaire qui va nous emmener au-dessus des prés, des bois, et des ravins très hauts, sur un piton. Les câbles neufs, scintillants, sont comme deux flèches plantées dans la montagne. Jeanne est partagée entre la joie de ne plus avoir à marcher, et la peur du vide. Elle me dit : « Tu resteras près de moi, n'este pas ? » Alors, je lui tiens la main. Il fait très froid à l'ombre de la gare de départ. Nous assistons encore à deux, trois essais à vide. Une cabine monte, l'autre descend. Les minutes passent. Nous attendons derrière un portillon, assis sur un banc de fer. La main de Jeanne me serre de plus en plus fort. Elie et Pierre ne s'en rendent même pas compte. Ils parlent de théories et de thèses. Ils parlent d'un voyage en Russie et des ressources du Hoggar. Quel drôle de nom : il faudra que je regarde sur mon Atlas. Hoggar. Des montagnes ensevelies, et tout, tout, tout en dessous : les forêts, les torrents, les vallées et les glaciers. Et au-dessus, le désert. Tout plat. C'est plat, le désert, n'est-ce pas ? Le portillon s'ouvre. La cabine de gauche est arrivée. Nous pouvons y aller. Mon coeur bat vite. J'ai les jambes coupées. Je trébuche : Jeanne me retient. Et pourtant, c'est moi qui la tiens. Autour de nous, on s'agite, on donne des ordres. Pierre et Elie continuent de parler de manière détachée. Dans la cabine du téléphérique nous nous tenons, Jeanne et moi, tout près d'eux. Pierre pose la main sur mon calot : je n'ai plus peur. Du coup, je serre la main de Jeanne à deux mains. Je sais qu'elle n'a plus peur, elle aussi. Le téléphérique s'envole. Au début, un léger mouvement de balançoire. Et puis très vite, un mouvement continu nous attire vers le haut. Saas Fee s'éloigne de nous, nous nous éloignons de Saas Fee, nous dominons ce petit jeu de construction, l'église, la fontaine, les chalets, l'Hôtel avec sa cargaison de dames et d'enfants qui ne m'intéressent pas. Ouf ! Nous passons le premier pylône, de nouveau léger mouvement de balançoire. Saas Fee disparaît complètement : nous frôlons le faite des arbres du Bois puis de nouveau nous élevons. Il n'y aura pas de serpents aujourd'hui. Rochers, éboulis, second pylône: l'altitude me berce. La main de Jeanne se contracte dans mes deux mains. Jeanne ferme les yeux, troisième pylône : l'à-pic est vertigineux. Encore quelques secondes. La gare d'arrivée n'est plus très loin. La cabine ralentit. Se balance. S'immobilise. Cris de joie. Jeanne sort la première.

Cris de joie : dans la benne, nous étions les seuls étrangers. Harnachés. Ridicules dans nos costumes sans broderie, sans rien. Nous avons pris le téléphérique avec le Maire de Saas Fee. Elie a dit : « C'est le Maire, il était guide, autrefois, du temps de la visite de votre père. » Et le Maire était entouré de ses conseillers et de l'aubergiste, tous habillés de vert, un vert sombre et cru, tissus épais, broderies fines et pompons de toutes les couleurs. Nous avons l'air de quoi, nous, avec nos vêtements bleus et nos chemises blanches ? J'écoute les confidences d'Elie à Pierre. C'est une Inauguration.

Cris de joie. Jeanne se presse de quitter la gare terminale. Sur le balcon de bois, face aux pics, à la hauteur des pics, si près du soleil, son premier geste est de défaire ses longs cheveux noirs, de renverser son visage en arrière, de donner ces légères secousses de la tête qui font chuter les chevelures quand elles sont belles et souples et quand le vent du soleil, tout en haut, se met de la partie. Photo.

Le Col de l'Homme, c'est peu de chose. Une heure de marche à peine. Mais nous ne nous sommes jamais trouvés aussi haut dans le ciel. Presque en haut de tout. Je vois loin, très loin. Là, c'est la France. Là, c'est l'Autriche (le roi de Rome, je connais, et les haltes du général Dourakine fuyant sa cousine madame Papofski, n'importe quoi, mais je sais ce que je sais et je ne sais rien d'autre, pour le moment c'est ça l'Autriche: Dourakine et le roi de Rome) et voici l'Italie. L'horizon est le même de tous côtés. Qu'est-ce qu'un pays, une frontière ? Les nuages sont les mêmes, accrochés

comme des calots blancs aux cimes des montagnes. Et il y a des glaciers partout. Eblouissants. Elie cite les noms des massifs, des noms secs et durs comme la roche, des noms gris comme le granit, des noms qui n'éveillent rien. Un mystère total, tous ces noms en « orn » et en « ada ». Je n'en retiens aucun. J'écoute simplement l'ensemble, l'inventaire. Et je regarde tout ça, autour de moi, bouche bée. Je ne tire plus la langue. J'ai froid aux jambes et aux mains. A la main droite surtout : la poche est trouée. Je serre le poing. Je hausse un peu les épaules pour me réchauffer. Jeanne ferme son anorak. « Tu vois, me dit Elie en me prenant dans ses bras, d'ici nous voyons quatre pays. Quatre. Nous sommes très exactement au coeur de l'Europe. » A ce moment précis, je ne pense qu'à la blessure profonde qu'Elie porte dans son dos, au regard inquiet de Pierre qui à son tour me prend dans ses bras. Il me dit : « Regarde, c'est ce que je pouvais t'offrir de plus beau. » C'est la première fois que Pierre me prend dans ses bras. Et ce buste contre lequel je me colle et m'enlace est le buste de mon père. Et c'était encore plus beau que le paysage, tout cet amour entre nous deux, nous trois, nous quatre. Amour perdu: compte tes billes !

Le froid nous chasse comme des intrus. Le soleil au Col de l'Homme est glacial et hostile. Elie est pris de quintes de toux. Il s'arrête, nous prie de l'excuser. Nous demande de l'attendre. Assis sur un rocher, replié sur lui-même, il ouvre une petite trousse. Jeanne s'approche de lui, se met à genoux et lui fait une piqûre. Pierre accroche le panier d'Elie à son ruck-sack, change de bobine de film, vérifie l'intensité de la lumière. Photo. Midi. Nous redescendons. Pierre s'adresse à moi. « Le premier endroit abrité ensoleillé que tu trouveras, préviens-nous, appelle-nous. C'est là que nous déjeunerons. Allons. Pars devant, en éclaireur. Mais ne va pas trop vite. Si tu nous perds de vue, arrête-toi. » Il faut longer la face nord d'un pic, et plus je m'éloigne, plus la tête me tourne, le froid m'envahit. J'avance précautionneusement, vérifiant l'équilibre de chaque pas. Le sentier à flanc de montagne est large, le couloir d'effondrement est profond. En bas, tout en bas, voici de nouveau la gare terminale du téléphérique. Chaque fois qu'un gros rocher me protège, je m'arrête, et je les vois tous trois, derrière moi, de plus en plus loin de moi. Pierre donne la main à Jeanne, qui marche tête baissée du côté de la montagne. Elie les suit, puis les devance. Il se rapproche de moi. Je l'attends. « Eh bien, Hannibal. ce coin de soleil ? » « Il est là », dis-je en montrant du doigt ce point où le sentier contourne l'ombre et s'offre enfin à la lumière et au soleil. « Bravo. Allons, mon ami. » Et il me tend la main. Il ne me donne pas la main, il demande la mienne. Il ne réchauffe pas ma main, je réchauffe la sienne. Nous sommes L'autre couple qui descend la montagne. En premier. Pierre et moi, nous sommes les guides. J'ai peur pour Elie, cette piqûre, mais je ne pose pas de question. Elie a dit: « Le Refuge n'est plus très loin. »

Personne ne parle. Le déjeuner est prétexte à une halte. Pierre fait simplement remarquer que « j'ai bien choisi l'endroit. » Le soleil petit à petit nous réchauffe. Un chant lointain parvient à nous. « Ecoute, murmure Elie, c'est le chant que tu dois apprendre pour ce soir. » C'est tout. Nous écoutons. Un bruit cristallin et lointain de cloches et clochettes, le son profond d'un cor, puis deux, puis trois, qui se répondent, s'appellent et se répercutent en écho. La montagne chante. « Allons ! »

Au premier détour du sentier nous surplombons le Refuge, le Lac Bleu. Un Lac transparent, dont nous devinons le fond : du rocher, rien que du rocher. La terre entière s'est refermée. Je ne sais plus très bien si je me souviendrai de mes rêves, plus tard. Si je vivrai mes rêves, plus tard. Pierre reprend la main de Jeanne et moi celle d'Elie. Je viens de perdre quelque chose. Quelque chose. Et je viens d'entrer dans la vie. Demain, après-demain, nous reviendrons en France.

Le Refuge. Les volets sont ouverts. La porte est ouverte. Une servante de Madame Plemeure nettoie les vitres. Trois des villageois qui nous accompagnaient dans la benne préparent un bûcher au bord du lac. Ils ont traîné au bout d'une corde un arbre déraciné. Gigantesque. Crayon pointu qu'ils élaguent pour faire du petit bois. Tout chante aussi dans le Refuge, le bois, les tables, les chaises, et la cheminée. Tout chante et tout craque. Les lits superposés de la chambre où nous dormirons tous ensemble. Il y a huit lits. Je les compte. Et des couvertures que l'on a étendues au soleil avec des pierres dessus pour qu'elles ne s'envolent pas. Couvertures volantes. Edelweiss. « David, va les aider. » Je vais préparer le bûcher. Je casse des branches. Je m'égratigne. Crac. On me fait signe de ramasser de gros cailloux pour consolider la base du bûcher. La Fête commence. Le bûcher grandit. Les hommes chantent. Pierre s'approche de nous, clic, clac. Photo. J'ai chaud. Je trébuché. Mon genou gauche saigne encore. Je l'essuie du bout du doigt et je lèche. Ça saigne encore, tant pis. Je continue. Le sang dégouline le long de ma jambe. Ça me chatouille un peu. Je ris. Le sang se coagule, c'est fini. Sur le toit du Refuge, on a planté un drapeau à croix blanche qui claque au vent. Les hommes me remercient. Ils me tendent une gourde. Je bois : du feu. Une gorgée. Une seule. Et je rougis. Vraiment !

La nuit tombe très vite. Une ombre bleutée, une encre qui se noircit. Et le vent qui précipite le mouvement fait basculer le ciel. Je ferme les yeux : je vois le Col de l'Homme, point culminant de ma vie. Le dernier moment où nous fûmes ensemble. Seuls et ensemble.

On a fermé les fenêtres et la porte. Un feu de bois craque dans la cheminée. Il y a les hommes du village, la servante qui fait fondre du fromage dans une grande bassine, au-dessus du feu, et nous quatre. Ils chantent : Elie chante. Pierre serre Jeanne dans ses bras. Jeanne a posé sur ses épaules un large châle de laine bleue. Les hommes boivent. Pierre trinque avec eux. A moi de chanter « la » chanson. Je la fredonne, je ne connais que le premier couplet, je m'arrête. Ils applaudissent. Pierre soulève mon calot en guise de merci. Merci !

Des croûtons de pain sec au bout d'une fourchette. On se penche sur la marmite, chacun son tour on attend que la bouchée refroidisse juste un peu. Les hommes se lèvent : c'est l'heure. L'heure ?

Une allumette, une petite flamme qui monte et monte, et le bûcher en quelques minutes devient brasier. « Regarde », me dit Elie. Et tout autour de nous, dans le lointain, mille feux s'allument. Mille, je dis bien mille : des étoiles qui seraient tombées sur la terre pour un soir. Pour se reposer, pour faire la fête. « A chaque feu, précise Elie, il y a des hommes et des femmes et des enfants qui chantent, qui boivent, et qui dansent. Veux-tu danser avec moi ? » Elie me tend les bras. Je le prends par les mains et nous tournons ensemble autour du feu de joie. Pierre et Jeanne tapent dans leurs mains et nous donnent le rythme. La servante a défait ses cheveux elle aussi. Elle porte un tablier brodé de fleurs. Deux hommes l'invitent à danser. Ils nous rejoignent: nous formons une farandole autour du feu. Elie m'abandonne avec eux. Il est essoufflé. Mais chaque fois que nous passons près de lui, c'est son regard que je scrute. Il me regarde, moi, et moi seulement... Il me dit quelque chose que je ne comprendrai pas tout de suite. Mais plus tard, beaucoup plus tard. Quand il sera trop tard pour lui. Et peut-être pour moi aussi.

Où sont les pierres que j'envoyais sur le Refuge, avec lesquelles je frappais les volets clos ? Et ce geste, le referai-je un jour ? Et les autres, où sont-ils, ceux de derrière les volets, ceux d'en Bas qui croient toujours qu'on les délivrera ? C'est tellement facile d'oublier, de se contenter de boire et de danser. Même si la joie vous semble un peu amère, on vous tend une main, vous la saisissez. On

fredonne un air, vous chantez. Et pas de remords, surtout pas de remords. Avez-vous été heureux une fois dans votre vie, une ? Dites-moi ? Oui ? Non ? Le bonheur, c'est fait de rien du tout. Et c'est suspect quand on en parle. Murmures. Sur la première page du premier cahier, Joseph a inscrit : « L'homme n'a jamais fait d'invention plus facile que celle du ciel. Lichtenberg. Quatrième Cahier, 1789-1793. »

Bonsoir, Pierre. Bonsoir. Jeanne. Ils vont se coucher. Pierre nous fait signe. « Vous pouvez rester ensemble. » Etrange remarque : se croirait-il propriétaire de cette histoire? Nuages, nuages ! Quelle illusion ! Je hausse les épaules, mais il ne peut pas me voir. Je hausse les épaules car il ne peut plus me comprendre. Je commence à croire qu'il ne comprend rien. Je le vois tout petit et moi très grand, désormais. Elie s'approche de moi, le panier à la main. « Viens. » Et il me tend la main. Rapt.

Nous faisons le tour du Lac. Nous le contournerons par la gauche. Avec mon ami Tu j'avais suivi l'itinéraire inverse. « Où est Tu ? » « Pardon ? » « Où est mon chien, tu sais, le chien qui était près de moi quand tu es arrivé ? » « Je ne peux rien te dire, David. » « Bon. » J'observe un silence, comme eux, comme les grands. « Bon. J'aurais mieux fait de ne pas poser la question. » « Et tu penses à lui maintenant ? » « Oui. » « Ne sois pas triste, tu vas voir. » De l'autre côté du Lac Noir, du Lac Nuit, du Lac Miroir-du-brasier, face à la nuit constellée d'étoiles et de feux de joie (Joseph, Joseph, quels sont les mots qui disent la beauté sans être apparemment beaux ?), Elie me prend dans ses bras, il me soulève, m'étreint. « Regarde et plus tard, chaque fois que tu te sentiras seul, pense à ce que tu vois là, maintenant. » Emphase. Ses bras se referment sur moi. « Je n'ai pas compris, Elie. » Il me hisse plus près de son visage. Mes genoux se heurtent à la boucle de sa ceinture. La plaie du genou gauche s'ouvre de nouveau. Le sang coule. Une goutte qui coule, qui coule le long de ma jambe. « Je n'ai pas compris. » Regarde ces feux, c'est tout. » Il me pose à terre. « Et maintenant, voici ce que j'ai apporté pour toi. » Des allumettes que l'on frotte et qui font des jets d'étincelles. Des feux de bengale verts, jaunes, bleus. Et des fusées qui déchirent la nuit de leurs cris. Ephémères. Juste une lumière qui s'allume et qui s'éteint. Fllllliippppp : j'applaudis. Du panier, Elie retire les artifices de la nuit. Mille feux, pour moi. Et Pierre et Jeanne ne sont même pas là pour regarder. Tant mieux. Tout ça, c'est entre Elie et moi. Le monde a changé.

Elie s'accroupit, gratte une allumette : la lumière jaillit, des faisceaux de lumière. Je saute en l'air. Je bats des mains. Je m'agrippe à son anorak. « A moi, à moi ! » Je veux allumer, moi aussi, tous ces feux. Elie proteste. Il fait le clown. Il affirme que c'est à lui de donner le spectacle. Il bondit sur un rocher, lance une fusée en l'air. Puis il revient vers le panier, plonge la main dedans, se remplit les poches. Moi, je le suis, j'essaie de le suivre en brandissant mes allumettes-étincelles. Ma boîte est vide. Il m'en redonne une pleine. Et le jeu continue, continue jusqu'à ce que le panier soit vide. Alors, Elie me serre très longuement contre lui, et me dit : « Merci, David, merci. » Le brasier faiblit. La servante ferme les volets du Refuge. On ne voit que les points de lumière des murs à chaque fenêtre. « Rentrons, ils nous attendent. »

Pierre et Jeanne ne sont pas couchés. Assis, courbés devant la cheminée, les coudes sur les genoux, les mains tendues vers le feu, côte à côte, ils parlent. Dès que la servante me voit entrer, elle voit mon genou et la traînée de sang. Elle se met à genoux devant moi et l'essuie avec un mouchoir qu'elle tire de son corsage. Elle a une belle poitrine. Je me sens gêné. Gêné par ce que je vois et par ce qu'elle fait. Pierre et Jeanne se retournent. Elie enlève son anorak. Les autres

hommes, assis sur une banquette latérale, font signe de se joindre à eux pour boire. La servante a noué son mouchoir autour de mon genou. Elle se relève et m'embrasse sur le front. Je rougis. Les hommes boivent. Jeanne les observe et sourit lorsqu'on lui tend un verre. Elle me tend les bras : c'est là que je m'endors.

Cette nuit-là, je n'ai pas rêvé. Pour la première fois. Un volet claque: je me réveille. Les autres dorment encore. Pierre s'est retourné vers le mur. Elie dort sur le dos, le visage rejeté en arrière, d'immenses paupières baissées sur des yeux qui me donnent l'impression de surgir de son visage. J'ai peur. Il est mort. Mais non, il respire. J'entends un léger sifflement. Il souffre. Il dort et il souffre.

Sur la pointe des pieds, je passe dans la grand-salle. Je ramasse des journaux, un fagot. J'essaie d'allumer le feu dans la cheminée avec une allumette-étincelles. Rien à faire. L'allumette fait du bruit. J'ai peur. J'ai froid. Chair de poule. Et si les autres se réveillaient avant que le feu ne craque dans la cheminée ? Je cherche de vraies allumettes. Elles sont sur le rebord de la cheminée. Une chaise : je grimpe. Tac, je tombe, je me rattrape sur un bras, je me relève. Scratch : le feu prend, le fagot se met à flamber. Il ne me reste plus qu'à aller chercher des bûches dehors. La porte grince. Le jour vient à peine de se lever. Le froid me fait bâiller. Le cadavre calciné du bûcher forme un point noir au bord du Lac, cratère de Bleu qui s'éveille, encier du ciel. Une bûche, deux bûches, la troisième après quelques pas, roule à terre. Quand je reviens, Pierre s'est levé. Sur le pas de la porte de la chambre, il m'attend. Il me sourit. Un vrai sourire. Le premier.

Cette fois, c'est avec lui que je fais le tour du Lac. « Laissons les autres dormir, a-t-il murmuré en tendant mes vêtements. Viens avec moi. » Il marche devant moi, lentement, pesamment, les mains jointes derrière la nuque, les coudes tendus vers le ciel de chaque côté de son visage. A chaque pas, il respire profondément. « Fais comme moi, David. » Je fais comme lui. Je manque de tomber. Je remets mes mains derrière ma nuque. « Respire profondément » Je tousse. Il rit, me prend par les mains et me fait tourner autour de lui, à bout de bras, un tour, deux tours. Je le supplie d'arrêter. Il s'arrête, me prend dans ses bras, me jette en l'air, oh pas bien haut, je suis lourd. Il me rattrape et me serre contre lui. « Regarde ! » Un aigle vole au-dessus de nos têtes. Il longe la paroi des montagnes, donne quelques coups d'ailes, prend de l'altitude, puis de nouveau tournoie en vol plané. »Tu voudrais faire ce qu'il fait, n'est-ce pas ? « Oui. » Silence. « Moi aussi. » Pierre me pose à terre. La terre est dure. Il n'y a rien dessous. Plus rien. C'est sûr. Quand on est mort on est mort.

Nous nous éloignons. J'ai froid. J'ai faim. Je crois même que je frissonne un peu. « Alors, dit Pierre, rentrons en courant. » Et nous sautons de rocher en rocher. « Lève les bras, tu reprendras mieux ton équilibre. » Et je lève les bras. Et j'ai l'impression de voler. L'aigle disparaît en direction du Col de l'Homme. Quelques lueurs dans le ciel annoncent l'assaut lointain du soleil. Une nouvelle journée commence. La dernière. C'est fini, les vacances.

Je n'aime pas l'Ovomaltine. Jeanne a beau me dire que « c'est très important pour ma santé d'en boire », je préfère le café amer que boivent Elie et Pierre. Avec du pain blanc et du miel. Tableau : un petit garçon avec un calot sur la tête. Une servante qui se penche en apportant des tranches de pain grillé. On félicite celui qui s'est levé en premier pour rallumer le feu. On ne cite pas de nom. Tant mieux. Et puis encore une fois je n'aime pas l'Ovomaltine. Un aigle est passé. « Un aigle est passé ! » « Pardon ? » « Pierre et moi nous avons vu un aigle. » Elie fait semblant d'être

épaté. Il porte le bol de café à ses lèvres : ses mains tremblent. Il voit que j'ai surpris ce tremblement. Je baisse les yeux. Le nez dans mon café.

« Raconte-moi une histoire, Elie. » « C'est l'histoire d'un petit garçon qui va faire le tour du Lac avec un monsieur beaucoup plus vieux que lui. Ses parents le cherchent. On leur dit: on l'a vu passer avec un vieux monsieur qui avait les poches pleines de feux de Bengale. Les parents pensent que le petit garçon a été enlevé par le vieux monsieur. Mais en fait, c'est le petit garçon qui a enlevé le vieux monsieur. » « Je n'ai pas compris, Elie. » « Ça n'a aucune importance, David. J'ai raconté cette histoire pour tes parents. » Silence. « C'est dur de ne rien avoir » Ces derniers mots, il les dit le visage détendu, heureux. Pierre pose la main sur la main d'Elie sur la table près du pain blanc et du miel. Je demande une nouvelle tartine. J'ai faim. Très faim. Je veux grandir vite, très vite.

Anachronisme du bonheur. Exaltation. Vision faussée de toutes choses, événements, fantasmes évanouis : est-ce donc si dur de voir la vérité de face et la mort de dos ridicule, dans sa robe blanche essayant de cracher son dentier d'or, volé sur les Champs de Bataille ? La guerre ? Et lorsqu'il y a un Col, il s'appelle Col de l'Homme. Et lorsqu'il y a une Clinique antichambre de rien, elle s'appelle Beau-Rivage. Les humains ont de ces cruautés dont ils ne supportent pas la vision éblouissante, l'éclair fatal. Il arrive un moment, lorsqu'on dessine, où la main ne guide plus mais est guidée et où brusquement elle se met à dessiner la vérité. On dit alors, quand on ne veut pas voir, pas comprendre : « Qu'est-ce que ça représente ? » A quoi bon dessiner le dessin, parler du dessin qui se fait et s'achève et s'archive déjà ? Il faudrait gommer ce trait, n'est-ce pas ? A quoi bon passer aux aveux quand l'évidence d'avoir frôlé la vérité vous prend à la gorge et ne vous lâche pas ? En entrant dans le Refuge pour la première fois, mon premier réflexe avait été de chercher la porte de la cave. Il n'y en avait pas. Le Refuge était posé, rivé au rocher. Solidaire du rocher. Il n'y avait pas d'issue possible vers le Bas. La condamnation était donc totale. Et le guide qui venait de naître en moi, témoin de la naissance de l'enfant de Jeanne, petite chose grandissant dans le ventre de ma mère, témoin de la mort d'Elie, douleur lancinante le torturant, et ce guide, ce petit guide, devait admettre le refus du monde, ce rocher, la Terre, poing serré au mur de pierre. Pierre ! Et il faudra que je trotte là-dessus, avec mon cartable d'écolier et mes galoches de l'hiver. Et il faudra que je joue le jeu des autres. Que je me batte, comme les autres. Et celui qui ne casse pas la gueule, se fait casser la gueule. Il suffit de s'habituer à ne plus penser à rien d'autre qu'à se défendre. Il suffit de défendre son jardin, son lierre, sa pelouse et les oiseaux qui viendront se poser sur mon chapeau. Chapeau: bonjour, la vie sans amour. On aime une fois, le temps de quelques feux de Bengale. Le reste ne sera désormais que simulation, feinte adoration. Jouissance. Peut-être un peu de tendresse par-ci, par-là.

« Allons ! » Il est temps de redescendre au village. Nous connaissons le chemin. Je ne me retourne même pas pour regarder une dernière fois le Lac et le Refuge. Je vais. Etrange silence qui nous réunit. Et nous accompagne. Etrange compagnie de ce qui nous attend ce soir, demain, quand nous nous quitterons, quand nous repasserons la frontière. Les montagnes tournent autour de moi. Je crois que je pleure. Ou plutôt, je pleurniche. Je n'aime pas ça : une larme, deux larmes, les yeux me piquent. Alors, je hâte le pas. Je les devance. Je ne veux pas que l'on me voie. La traversée du Bois me devient douce, apaisante : elle cache ma fuite et ma peine. Une toute petite peine de rien du tout. Et les serpents ne me font même plus peur. Dans le fond, ils vivent leur vie, à leur manière. Ils se défendent quand on les attaque, eux aussi. Après le Bois : les prairies.

L'odeur lancinante d'herbe fauchée et de foin que le soleil fait chanter. « Allons ! » Je vais. Cette fois, ce n'est plus quelqu'un d'autre, mais moi-même qui me dis : « Allons. » Allons, David.

Dans Saas Fee, c'est la fête. Les autres enfants de l'Hôtel me voient arriver. Ils se précipitent vers moi. Il y a une course de sacs. Je dois y participer. Je n'ai même pas le temps de refuser. Ils m'entraînent. Me voilà ridicule, le corps entier perdu dans un sac à pommes de terre, en ligne, avec les autres, relevant la toile contre ma poitrine, serrant les rebords du sac sous mes bras. Autre lit. Autre nuit. Autre Refuge. Sac de couchage: absence de rêves. Sac de course de sacs : mensonge. Le malheur des uns est de pouvoir aimer. Le malheur des autres est de ne pas pouvoir aimer. Le bonheur, c'est de comprendre ça, et après de se débrouiller avec ses rêves poignardés.

Il faut que je gagne cette course pour me débarrasser des cris de ces enfants qui me défient. Départ : le Maire utilise un pistolet à bouchon. Je saute, je clopine, je me pousse en avant. Je pense à un dessin que j'avais vu, avec des kangourous. Et je gagne. (Jeanne aussi est un kangourou avec son bébé-relief.) Et je gagne des pétards et d'autres feux de Bengale. Je ne les allumerai pas. Je les abandonnerai dans le tiroir de la table de ma chambre. Et je gagne. C'est banal. Clic clac. Photo. Pierre a quand même pris une photo. Mais le coeur n'y est plus. Le mur n'y est plus pour personne. Il faut admettre que nous allons nous quitter. Chacun de nous a quelque chose à faire: un enfant, Beau-Rivage, et le reste. Et moi, que dois-je faire, moi ?

Une valise vide comme la gueule d'un monstre. Je plie mes vêtements précautionneusement. Jeanne a dit : « Nous partirons très tôt demain matin. Nous allons raccompagner Elie. Il faudra que tu sois très gentil avec lui. Tu me comprends, n'est-ce pas ? » Mais de quoi a-t-elle peur ? Me comprendra-t-elle jamais, elle ? Au fond de la valise, tout ce qui est en drap et en laine. Au coeur de la valise, tout ce qui se casse : les crayons et les règles. Au-dessus de la valise, le drap bleu des blousons et des culottes courtes. Et pour couronner le tout le linge de batiste, les slips, les chemises. La chambre est vide. Demain matin, au dernier moment, je ferai la toilette du chat, je refermerai la valise : crok, la gueule du monstre se refermera. Et je serai prêt. Prêt l'épreuve.

Le salon de l'Hôtel est plein de monde. On jacasse. On crie. « C'est dommage, me dit Elie, j'aurais bien aimé entendre de nouveau cette Sonatine. Mais ils ne sauront pas se taire. » Alors, je lui demande de me fredonner l'air de l'Histoire du Soldat. Et dans l'entrée de l'Hôtel, dans un décor de cretonnes à fleurs, d'horloges anglaises et de coucous suisses (à quoi bon voir l'heure tant et tant de fois à la fois ?), il mime le violoniste et d'une voix profonde, éraillée, intime, il me confie la plainte du violon, le rêve du soldat. « Qu'est-ce que c'est, Elie, ne rien avoir ? » Mais encore une fois, j'ai posé une question. Une question de trop. Et quand on pose des questions, on n'apprend rien. Rien.

Le dîner est morne et tendre à la fois. Une tendresse à fleur de peau. Précision des gestes de Pierre servant l'eau, servant le vin, présentant le pain. Demi-sourires échangés au moment où le regard de chacun s'esquive. Silences pleins de confidences. C'était beau, là-haut. Et nous ne l'oublierons jamais. Mais oui, mais oui, on peut le dire, même si on n'y croit pas.

Je deviendrai fou de musique. Première symphonie de Brahms: je penserai à Saas Fee. Nocturnes de Fauré : le Lac Bleu. Le dernier quintette de Schubert : ce dernier dîner. Second mouvement de ce quintette: Elie me prend dans ses bras, la vie, au moment précis où on vous la retire. Et la liste pourrait être longue, longue. Interminable. Je deviendrai peut-être un habitué des concerts du

monde entier. Et quand le concert aura beaucoup de succès, on me trouvera toujours un strapontin. Ce qu'on appelle en langage d'agence de théâtre un « orphelin », un « bon orphelin pour Monsieur David ». Rat de festivals : telle sera ma vocation, à la fin. Pour Evolène.

Après le dîner, Madame Plemeure convie les pensionnaires à se rendre au salon. Il y a, dit-elle, une surprise pour tout le monde, « for everybody ». Pierre se mord les lèvres. La bonne femme nous a regardés fixement en donnant cette précision. Nous devons y aller.

Le prestidigitateur a l'air d'un pantin. Il est grand et maigre, comme Elie. Il a de longues mains blanches et les joues creuses, comme Elie. Mais il s'est déguisé. Le revers de la veste de son costume de soie noire est brodé de strass : il retire sa pochette blanche et ce sont des mètres et des mètres de pochette qui sortent. Les enfants rient. Pas moi, quelle barbe, ça commence bien ! Le visage du prestidigitateur est plâtré de blanc et ses yeux cernés de gros traits noirs en forme d'accent circonflexe : les enfants ont peur. Pas moi. Assis sur une chaise trop haute, jambes ballantes, je balance mes pieds alternativement, les mains croisées sur ma braguette, le dos voûté, la langue au coin des lèvres, toute prête à faire un pied de nez si par hasard le pantin ennuyeux venait à m'attaquer. Madame Plemeure me fait signe de ne pas bouger. Je continue à balancer mes pieds : elle n'avait qu'à ne pas me mettre avec les enfants. Je me retourne : Jeanne, Elie et Pierre ont pris place dans le canapé du fond, tous trois, côte à côte, Elie au milieu, les jambes croisées, la tête droite, impassible. Jeanne a posé son visage sur l'épaule de mon ami. Pierre, légèrement de biais, les contemple. Brusquement le pantin me saisit par le bras, comme Monsieur Césari, en classe, quand je me mets à rêver. Debout, à côté de lui, il faut que je tienne son haut-de-forme. Que je le retourne. Que je mette la main dedans. « Et maintenant (il a une voix grasse et bourrue), et maintenant, Mesdames et Messieurs et vous tous, mes paitits enfants (il claque les doigts), voici Gaspar. » Il plonge la main dans le chapeau: un lapin. On applaudit. Je rougis. Je crois même que je hausse les épaules. Je vais reprendre ma place. Le pantin me retient de nouveau par le bras. « Mais non, ce n'est pas fini. Gaspar a une paitite amie. Tous les Gaspars du monde ont une paitite amie. Tiens, à toi. » Je plonge la main dans le chapeau que le pantin me tend. Et tout au fond, recroquevillé, je sens quelque chose de tout-doux, tout-doux. Je prends la bête à deux mains, un autre tout petit lapin blanc que je serre contre moi. J'éclate de rire. Applaudissements. Je suis pris au piège. Cette fois, Jeanne, Elie et Pierre applaudissent aussi. Je reprends ma place, sur ma chaise, le lapin sur mes genoux. Les autres enfants sont jaloux. Je leur fais signe de ne pas s'approcher.

Et voici le chien métronome qui aboie chaque fois que son maître-pantin s'arrête de jouer du piano. Et voici la colombe farceuse qui se pose sur la tête des menteurs. Et voici le verre de lait que l'on verse dans un papier journal. Et voici, et voici, et voici le tourbillon des confettis et des serpents, la distribution de cotillons. On me remet une coiffe de fée et une baguette. On ne me demande pas de choisir. On me pose ça sur la tête. J'aurais préféré un calot. Vérité. Je suis donc devenu une fée avec un lapin dans les bras. Jeanne devient torero, Elie porte un chapeau melon et Pierre est transformé en Napoléon. C'est le moment de la Tombola. Interminable Tombola. Il y a toujours des enveloppes à vendre. Mais d'où le pantin ennuyeux sort-il toutes ces enveloppes ? Pierre est agacé. D'un regard, il me fait signe de prendre patience. Je caresse la fiancée de Gaspar. On tire les numéros. Je ne regarde même pas les billets qui se trouvent dans les enveloppes qu'Elie m'a fait porter. Je caresse la bête et je m'envole. Je m'endors. Il fait chaud. Tout le monde crie. Le pantin ennuyeux annonce un numéro deux fois, trois fois, puis il s'approche de moi, prend mes enveloppes. Silence. Il regarde les billets. « Il a enkore gagné ! » Et il me remet une

bouteille de vin de l'Aigle offerte par la « direktion ». Cette bouteille, nous l'emporterons avec nous, en France, et nous ne la boirons jamais. Jamais. Elle restera toujours dans un placard, la bouteille que l'on ne boit pas. Ce vin qu'il ne faut plus boire. Une ciguë : Elie, Beau-Rivage, nous recevrons une lettre du directeur de la Clinique les derniers jours de décembre. Ce soir-là, Pierre s'enfermera tout seul dans sa chambre. Il aura beau fermer la porte, Jeanne et moi nous l'entendrons sangloter comme un enfant, battant son oreiller à coups de poings. Et nous ne pourrions plus rien faire. Plus rien du tout.

Le lendemain matin, nous quittons l'Hôtel très tôt. Les ânes portent nos bagages. Nous marchons derrière eux, en chaussures de ville. En tenue de ville. Qui parlera le premier ? Voici la vallée de nuages, propriété de Pierre. Adieu le soleil qui se lève. Nous n'avons pas eu le temps de le voir une dernière fois. Il galope pourtant, cavalier de l'Orient. Il porte peut-être un dernier message, un droit de grâce, qui sait ? Mais qui parlera le premier, rompant le fardeau de ce silence qui en dit trop, et trop ? Nous sombrons dans les nuages. C'est doux quelques minutes, puis nous sommes obligés de mettre nos imperméables. Il pleut. Une petite pluie fine et tiède. Une pluie tendre qui voudrait se faire pardonner. Le chemin du retour est si long ! On nous propose une halte. Pierre fait signe de continuer.

Voici la voiture qui sent le cuir endormi, le cendrier vide. Voici l'horloge du tableau de bord qui fait tic tac, tic tac : quelle patience, une horloge dans une voiture abandonnée. Vous revenez : et elle vous dit l'heure exacte. Pierre murmure : « Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons dormir ce soir à Pontarlier. » Parole en l'air. L'a-t-il vraiment pensé ? Paroles qui glissent. Ce n'est vraiment plus la peine de parler.

La route, ce serpent sous la pluie. Et les forêts qui se font de plus en plus denses et sombres. Et la pluie qui se fait de plus en plus drue. Je suis assis à l'avant de la voiture, à côté de Pierre. Jeanne est derrière moi. Elie, à côté d'elle, regarde Pierre dans le rétroviseur. De temps en temps, Pierre le regarde aussi. Ils se parlent sans se parler. Je voudrais tant savoir ce qu'ils se disent ! Je le devine. Je le vis. J'ai mal. Je n'ose pas me retourner. Je regarde la route qui nous conduit au gris et au sombre, au vert sombre des pâturages qui dominent le lac de la plaine, le grand lac gris sous un ciel gris. Tout me semble uniforme, inévitable. Plat. J'ai froid aux mains. Je les mets dans mes poches. Poche droite trouée, j'ai envie de pisser. Poste à essence. Pierre fait le plein. Jeanne paie. Pendant ce temps, je vais aux W.-C. J'oublie de reboutonner ma braguette. Je m'en apercevrai après avoir quitté Elie. J'en concevrai une honte vive, irrépressible, lancinante. J'y penserai toute la nuit, à Pontarlier, les yeux ouverts, fixant le plafond carré d'une chambre froide : je n'étais pas correct pour dire adieu à mon ami. Braguette ouverte.

Mon ami Elie. L'Hôtel de Pontarlier s'appelait « le Grand Relais ». Voici Beau-Rivage. Je n'aime pas le bruit des pneus de la voiture sur les graviers de l'allée qui mène au Hall d'Honneur. Beau-Rivage, un ancien Palace transformé en Hall de Mort¹¹. Des infirmières aux lèvres violettes, qui font semblant de traiter Elie avec courtoisie. Un Directeur qui fait claquer les portes. Le baiser froid sur le front d'un ami qui n'ose plus vous prendre dans ses bras. Elie me tend deux livres qu'il vient de tirer de la poche de son imperméable. « Quelle est donc cette fleur ? » « Quel est donc cet oiseau ? » Editions Fernand Nathan¹². « Tiens, dit-il, je les ai lus toute ma vie. Ils te serviront.

¹¹ Voir *Hôtel Styx*.

¹² Références exactes.

Allons, souris un peu. » « Merci, Elie, merci. » C'est au tour de Jeanne d'embrasser Elie. Et elle l'embrasse sur les lèvres. Un baiser délicat, furtif. Ils se regardent les yeux dans les yeux, et Pierre se tient tout près d'eux. Et c'est au tour de Pierre d'embrasser Elie. Et il l'embrasse sur les lèvres. Un baiser délicat, furtif. Ils se regardent les yeux dans les yeux, et Jeanne se tient tout près d'eux. Moi, mes deux livres sous le bras, j'observe. J'attends. Je voudrais fuir en courant, renverser les bancs blancs, piétiner les pelouses, faire basculer Beau-Rivage dans le Lac et crier aux Passeurs de ne plus passer avec leurs barques de malheur. J'ai vu la mort de près. Il pleuvait. La mort portait des blouses blanches. La mort avait des lèvres violettes et ne souriait pas. Je ne peux pas vous dire si elle avait oui ou non des dents en or. Césari : « David, vous rêvez encore. Vous serez collé, jeudi, quatre heures. »

Nous remontons dans la voiture. Les pneus se mettent à refaire leur vilain bruit crissant sur les graviers. Pierre me dit de manière impérative : « Ne te retourne pas, David, ne te retourne pas. » Sept ans. Sept ans et un jour. J'aurai toujours sept ans et un jour. Toujours le même jour.

« A quel moment commence-t-on vraiment un voyage ou une amitié ou une aventure amoureuse ? Ce sont ces débuts qui sont si passionnants et si incompris ! Il vient un moment où nous nous apercevons que nous sommes partis - déjà. »

Katherine Mansfield, décembre 1921. *Journal*.

« La mère rit et lui caressa une joue. « Eh bien, à partir de maintenant je te traiterai en homme... Ça va ? Et maintenant, dors... il est très tard. » Elle s'inclina et l'embrassa. La lumière s'éteignit et Agostino l'entendit entrer dans son lit.

Comme un homme, il ne put s'empêcher de penser avant de s'endormir. Mais il n'était pas un homme ; et de longues années malheureuses passeraient avant qu'il le soit. »

Alberto Moravia. *Agostino*.

« ... Il fallut rentrer en étude. Cette fin de récréation ne ressemblait pas à toutes les autres ; la vie était toute changée ; chacun de nous sentait en soi-même son espérance, et s'étonnait de la trouver si lourde et si belle. »

Valery Larbaud. *Fermina Marquez*.